

**Robert Viau.** *Les grands dérangements, la déportation des Acadiens.*  
Beauport: MNH. 1997. 381 p.

**L**es allusions au «drame acadien» sont nombreuses en littérature. C'est le premier constat de Robert Viau qui a sagement résolu de restreindre son corpus aux premières oeuvres américaines, au roman, aux courts récits, et au théâtre du Québec, de l'Acadie et de la France. Ce qui n'est pas rien, on en conviendra. D'autant plus que le travail de Viau couvre deux siècles d'une histoire littéraire sur laquelle beaucoup reste à dire.

Les quatre premiers chapitres du volume suivent chronologiquement l'évolution des motifs du thème de la déportation que des contextes historiques particuliers ont contribué à façonner.

Il y a d'abord ces «précurseurs américains,» ceux-là qui, au lendemain de la guerre d'Indépendance, oubliant les mauvais traitements réservés aux Acadiens déportés dans les états de la Nouvelle-Angleterre, ne se gênaient pas pour faire la moral à l'ex-métropole et exposer leur foi républicaine et religieuse. Ici surprise, Longfellow n'est pas le premier à aborder le thème. C'est Catherine Read Williams qui, avec son *The Neutral French or, The Exiles of Nova-Scotia* avait pavé la voie à l'auteur du célèbre *Evangeline, A Tale of Acadie*.

Longfellow cependant, moins hargneux que sa compatriote « n'est pas motivé par l'indignation ou le souhait d'obtenir justice pour les Acadiens,» explique M. Viau. Il s'agit plutôt pour lui « de décrire la beauté et la puissance du dévouement de la femme.» C'est que Longfellow avait un «penchant pour les histoires d'amour et de sacrifice» nous dit l'auteur; un penchant qui a pour origine une traduction que l'illustre poète fit de *Hermann und Dorothea* du non moins illustre Goethe.

Trente-sept mille exemplaires d'*Evangeline* furent vendus en Amérique entre 1847 et 1857. En l'espace de cent ans, le poème connu au-dessus de deux cents éditions dans le monde entier.

Au Canada français, là où le romantisme sévissait aussi, *Evangeline* fit des ravages. Première victime: Charles Lévesque. Ce dernier, réfugié aux États-Unis après les troubles de 1837, consacre une étude à l'oeuvre de Longfellow; écrit un poème dans lequel il est question d'une tragédie, celle d'amants séparés par le destin qui, note Viau, n'est peut-être pas sans rapport avec la tragédie personnelle du poète qui perdit sa femme peu après son mariage.<sup>1</sup>

1865, marqua véritablement l'entrée du thème de la déportation au Canada français. Après la paraphrase, *Jacques et Marie*, (entendons Gabriel et Évangéline) de Napoléon Bourassa, la même année vit la première traduction libre de Pamphile Lemay. Les deux versions subséquentes indiquent un cheminement personnel depuis les indications critiques que Longfellow lui-même prodigua à Lemay, jusqu'à la version inspirée et adaptée de celui-ci «à l'âme canadienne-française de l'époque.» Ce serait à la suite de cette dernière version qu'Henri Bourassa et le journal *Le Devoir* organisèrent des voyages-pèlerinages en Acadie.

Ces pèlerinages inspirèrent une série de livres de voyage sur ces «frères» des Maritimes. Des auteurs, mais aussi des acteurs sociaux d'envergure: Henri-Raymond Casgrin, Émile Dubois, Lionel Groulx, cherchent à «éveiller» chez les jeunes «une saine curiosité historique.»<sup>2</sup> Pour le clergé, la survivance du peuple acadien deviendra un message de Dieu tout à fait soluble dans le messianisme encore prégnant de l'idéologie dominante du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Tant et si bien que la popularité du poème *Évangéline* donnera lieu à une thèse de doctorat en littérature comparée à l'Université de Paris sur *Les sources de l'oeuvre de Henry Wadsworth Longfellow*. L'auteur, Paul Morin, publie une nouvelle traduction du poème en 1924.

Le phénomène est aussi remarquable en France où de nombreuses traductions du poème sont publiées. Prétexte, nous dit Viau, «une politique revancharde» dans la foulée d'un travail de récupération idéologique. Viau nous en donne un exemple à partir d'un feuillet publicitaire sur la traduction. Il s'agit de faire connaître ce «petit peuple qui [...] sut périr victime de son amour pour la grande patrie.»

En Acadie, le poème est rapidement repris. C'est la traduction de Lemay qui est publiée en 1867 dans le *Moniteur acadien*.<sup>3</sup> Mais, pour Viau, l'événement le plus significatif demeure la fondation d'un journal baptisé *L'Évangéline* en 1887: «Il fallait un messenger qui put se rendre souvent au sein des familles acadiennes de la Nouvelle-Écosse [...] nul ne serait mieux reçu que la poétique et historique *Évangéline*» (p. 33).

Dans les Maritimes, souligne Viau, «la résurgence du nationalisme acadien» à la suite «des succès grandissant d'*Évangéline*» a été perçue comme «une menace par la majorité canadienne-anglaise des Maritimes» (p. 35). Des historiens anglophiles tentèrent alors de justifier la déportation à partir d'une sélection de documents tandis que des historiens canadiens-français et acadiens répliquèrent. Toute cette controverse contribua à mousser la diffusion du mythe d'*Évangéline* qui, de 1880 à 1920, est même devenu l'une des principale caractéristique des romans canadiens-anglais.

*Évangéline* fit le tour du monde, fut adaptée pour la scène et connut plusieurs versions cinématographiques. À ce chapitre, il est intéressant de noter que ce serait l'actrice mexicaine Dolores Del Rio qui, après avoir joué *Évangéline* dans l'une des versions hollywoodiennes du poème, aurait inspiré le sculpteur de la célèbre statue de Saint Martinville en Louisiane.

Le mythe atteint sans doute son comble lorsque Paul Claudel, alors ambassadeur de la France aux États-Unis, se rendit en pèlerinage en Louisiane où serait enterrée «la véritable *Évangéline*» (p. 38). Nous quittons alors ici la véritable littérature pour constater son efficacité sur les esprits, une efficacité dont le souffle sera remarquable sur le nationalisme acadien.

Mais au Canada français du XIX<sup>e</sup> siècle où l'ultramontanisme évince le libéralisme, où la véritable religion est d'abord obéissance, où, pour tout dire, le clergé cherche à occuper le champ du pouvoir civile, comment un thème comme le grand dérangement a-t-il pu ne pas trop déranger?

C'est à cette question que répond Viau dans son second chapitre qui a pour titre *Portons la croix*.

Romans, feuilletons d'aventures, contes et légendes seront tour à tour analysés par l'auteur qui cherche à comprendre la signification de la défaite à travers les diverses illustrations et explications qui en sont données. Certes «Porter la croix » renvoie tout de suite à cette idée du sacrifice nécessaire, à l'atteinte d'un but déterminé.

Première prose sur la déportation, *Cap au diable* de Charles Deguise est un feuilleton d'aventures où cette idéologie ultramontaine oppose à la souffrance, apportée par la tragédie, une sainte patience qui sera récompensée. C'est le thème du Dieu agissant qui, «comme le soleil dissipe les nuages» (p. 55).

Mais c'est sans doute le roman historique *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa qui constitue la plus connue des proses sur la déportation. Ce passage de l'aventure à l'histoire, qui s'explique par la publication de la première histoire du Canada de François Xavier Garneau, permet à la littérature de participer au concert de protestations déclenché par la célèbre déclaration de lord Durham: «they are a people with no history, and no literature.» Les romans historiques, explique Viau, ne peuvent néanmoins exister que «comme instrument de l'idéologie ultramontaine » contraints à une «vision idyllique du passé, toute faite de pureté de grandeur d'âme et d'immobilisme» (p. 64). Dans *Jacques et Marie*, si les Anglais y sont dépeints comme fourbes et tracassiers et les Acadiens charitables et dévoués, c'est pour mieux amener le lecteur à considérer la valeur morale des uns et des autres et non pour provoquer l'agitation. Même scénario dans *Les anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé où l'on retrouvera le héros anglais tel que souhaité par le Canadien français, c'est-à-dire plein de remords pour ce qu'il a fait subir aux Canadiens français. La conversion est donc au rendez-vous. Rien ne sert de se révolter sur terre puisque c'est le ciel qui est en jeu.

Entre 1924 et 1956, on assiste à un revirement de situation. De la soumission, nous passons à un mouvement de fierté qui, dans sa première version, se tournera plutôt vers la révolte. C'est encore une fois l'histoire qui donnera le coup d'envoi à ce second souffle.

En France d'abord, l'historien Émile Lauvrière publie en 1924 *La tragédie d'un peuple, Histoire du peuple acadien des origines à nos jours*. Outre Atlantique, Léon Ville publie alors *En Acadie, le Martyre d'un peuple* dans lequel Beaulieu, le héros, déclare: «il faut absolument que les anglais cessent d'avoir affaire à des victimes résignées, à des moutons tendant le coup à des couteaux égorgeurs!» Empreint de désirs de vengeance, le roman de Léon Ville constitue une exception selon Viau.

Chez les deux autres écrivains français qui succéderont à Léon Ville, c'est la fierté religieuse française et patriotique qui prendra le pas sur le militaire. Jean Jégo publie en 1940 *Le roman d'Évangéline ou Terres d'exil*. Chez lui, comme chez Jean-Baptiste Jégo (l'autre Jégo) qui publiera en France, après son passage au Collège Sainte-Anne, la pièce de théâtre *Le drame du peuple acadien...*, l'oeuvre doit avoir des buts utilitaires. Dans le premier cas, on retrouve une Évangéline qui, après avoir abandonné tout espoir de retrouver son compagnon, se voue autant à Dieu qu'à la cause acadienne. Le deuxième Jégo – couronné par l'Académie française – cherche à enrayer l'assimilation en empruntant le ton de l'historien dans sa pièce. C'est ainsi que découvrant sa poitrine devant son agresseur, le héros s'exclame: «Frappez Monsieur si vous osez, je serai le premier martyr. Vous

pouvez tuer mon corps mais vous ne tuerez jamais mon âme; tant que je vivrai, elle restera toujours catholique et française.»

Au Québec, c'est le chanoine Lionel Groulx – apôtre d'une sorte de *reconquista* d'un État catholique et francophone qui engloberait le coin nord-est du continent – qui prend le flambeau du patriotisme religieux. En 1932, après un important voyage en Acadie, le chanoine publie *Au cap Blomidon* dans lequel le héros Jean Bérubé cherche à récupérer la terre ancestrale des mains des Finlay, «descendants des assassins écossais» terre qu'il recouvre grâce surtout à l'intervention d'un Dieu vengeur explique Viau: «Tous meurent en des transes effroyables, pris d'une agitation hystérique manifestation extérieure du déchirement de conscience qui les torture» (p. 120).

Albert Laurent pour sa part compte plutôt sur le courage et la détermination de son héros pour affronter la dure réalité. L'originalité du *Dernier geste* vient surtout, selon Viau, de l'analyse de l'opération déportation. Les héros se battent moins contre des individus que contre un complot impersonnel ourdi en haut lieu à partir de l'Angleterre. Raison de plus pour ne pas céder à la sentimentalité. L'auteur cherche ainsi à contrecarrer l'image soumise et moutonnaire de l'Acadien proposée par la littérature ultramontaine.

C'est avec *Pardon d'une race* d'Édouard Beaudoin que le thème de la déportation est introduit au théâtre québécois mais, fait remarquer Viau, ce sont surtout des thèmes traditionnels comme ceux du pardon et de la résignation chrétienne qui réapparaissent alors que la résurrection du peuple acadien est présentée comme seul lieu d'espoir.

Plus prolifique Laurent Tremblay publie deux pièces lors du bicentenaire de la déportation. *L'exploit de Madeleine* et *Un matin tragique* passent de l'acceptation des souffrances extrêmes de Basil à l'acharnement du rebâtisseur courageux qui, grâce à son esprit de coopération et d'initiative, arrive à prendre possession d'un territoire qu'il appellera la baie Sainte-Marie.

Viau étudie ensuite une demi-douzaine d'auteurs de littérature jeunesse du Québec. Ici, l'enfant devient un personnage central dans la déportation. Souvent orphelin, il est sauvé par l'apparition de la Vierge ou l'arrivée inopinée d'un corsaire acadien. Ces oeuvres, souligne l'auteur, visent à donner des leçons de ténacité et de courage ainsi qu'à mousser le sentiment patriotique et religieux auprès de la jeunesse.

Il faut attendre 1940 pour que le premier roman historique acadien portant sur la déportation soit publié. *Elle et Lui* de l'avocat Antoine J. Léger sera le premier roman acadien à caractère historique. Empreint de l'esprit du plaidoyer, ce roman cherche à démontrer l'illégalité de la déportation compte tenu de la fidélité indéfectible des Acadiens depuis la signature du traité d'Utrecht. Si la résignation s'avère nécessaire à la démonstration du premier roman de Léger, son deuxième, *Une fleur d'Acadie*, laisse place à la révolte alors que l'Anglais perfide trouve sur son chemin la résistance acadienne.

En 1956, toujours du côté acadien, Alphonse Deveau, alors professeur et fondateur du Centre d'études acadiennes de l'Université Sainte-Anne, publie *Le chef des Acadiens*, roman d'aventures sur le Grand Dérangement. Résolument engagé et vengeur, ce roman qui surprend par son agressivité montre un héros, Jehan Martin, aux prises avec un monde où l'esprit mercantile l'emporte sur la dignité. À un moment où la littérature anglaise donne

une assez piètre image de l'Acadien, explique Viau, pas étonnant que le bicentenaire de la déportation cherche à remettre les pendules à l'heure. Ni prière, ni résignation dans ce roman de Deveau qui pointe du doigt l'appropriation des terres comme motif de la déportation.

Viau consacre enfin tout un chapitre à «La mémoire des vivants» qu'il situe entre 1974 et 1997. Le première date est celle de la parution d'un roman français *Le grand exode de François d'Acadie* de Huguette Perol qui suit un long silence de vingt ans — reflet d'un sentiment d'impuissance? s'interroge Viau — après la effervescence du bicentenaire de la déportation.

Encore une fois, c'est donc la France qui ouvre le bal, mais le propos n'est guère renouvelé, pas plus du reste que celui des écrivains québécois. C'est que, note Viau, la déportation devient davantage un prétexte et le public cible a des préoccupations plus locales.

Ce sont en fait des écrivains acadiens qui reprendrons le thème pour le «porter à son apogée.» En tête de ligne, il y a Antonine Maillet et le Gongourt, *Pélagie-la-Charrette*, dont le projet constitue une véritable charge contre le mythe Évangéline. Cette charrette qui recueille les déportés, du sud jusqu'au nord vers l'Acadie, met de l'avant un personnage féminin rebâtisseur de peuple. Loin de la résignation «évangélinienne», Pélagie fouette le défaitisme. Il s'agira ensuite de tuer l'oubli. Ce retour héroïque, les descendants de la charrette se le raconteront. C'est ainsi que, avec ses divergences et ses certitudes, le triomphe de la mémoire orale devra permettre l'écriture de l'histoire des ancêtres.

D'autres auteurs acadiens ont traité de la déportation. Parmi les plus connus mentionnons le dramaturge Jules Boudreau et le romancier Jacques Savoie. Avec *Cochu et le soleil*, note Viau, c'est d'une deuxième déportation dont il est question: celle de la rivière Saint-Jean qui suit l'arrivée des Loyalistes. Le thème de la déportation devient ici un prétexte pour aborder un thème plus moderne comme le mariage mixte. Ce souci de modernité se fait sentir aussi dans *Raconte-moi Massabielle* chez Lavoie qui associe à la déportation — une troisième celle-là — la disparition lente d'un peuple par l'abolition des différences que provoque la recherche du progrès économique à tout prix. L'américanisation — aujourd'hui nous dirions «mondialisation» — est ici accusé.

Le livre de Robert Viau constitue un excellent outil de référence pour quiconque s'intéresse à l'histoire de la littérature en Acadie. Viau cite les Goncourt: «nous ignorons l'histoire des siècles qui n'ont pas de roman». La démonstration de l'auteur apparaît claire: que ce soit en France, aux États-Unis, au Québec ou en Acadie, la récurrence du thème de la déportation à travers les littératures engage une lutte contre un destin que l'oubli contribue à perpétuer.

### Notes

- <sup>1</sup> Ce dernier a été retrouvé mort, la tempe trouée, son fusil déchargé près de lui.
- <sup>2</sup> Abbé Edmond Lacroix
- <sup>3</sup> Premier journal acadien

Maurice Lamothe  
Université Sainte-Anne

**Jacques Flamand.** *L'étreinte de la pierre.* Ottawa: Les Éditions du Vermillon, Collection «Visages». 1997. 170 p. ISBN 1-895873-50-9

**J**e ne parlerais point ici des magnifiques photos illustrées dans ce livre, photos prises par l'auteur lui-même. Elles parlent par elles-mêmes. Je vous dirai plutôt que *L'étreinte de la pierre* nous ensorcelle. C'est beau comme ces "couchers rouges et empourprés" lus dans la prière d'ouverture amérindienne. Méditation profonde qui ne peut laisser personne indifférent. "Je sais davantage aujourd'hui quels sont les véritables hauts lieux et que l'itinéraire le plus audacieux est l'itinéraire intérieur. Et l'altitude à conquérir, l'altitude spirituelle" (p. 17). D'une ardeur empoignante! "Mon corps et mon esprit sont maintenant prêts, prêts à mériter cette longueur d'air et de pierre, de plein et de vide, à en être l'officiant, oui, à en être le médiateur secrètement privilégié" (p. 30). Jacques Flamand aime la vie passionnément. "Quête de connaissance, interrogation sur l'étonnante richesse du concret, sur sa beauté" (p. 40). D'une sensualité éblouissante:

ô mon rocher  
je te connais comme les yeux de ma main  
tu as couleur d'extrême  
rude comme chanvre  
et lisses tes cuisses ouvertes (p.33)

je t'ai goûtée et léchée  
baisé ton seuil [...]

je t'ai étreinte  
cent fois  
plus belle  
lisses sous mes lèvres  
tes murs  
ouvrent à l'abri de tes auvents  
mes lourdeurs  
légères (p. 103).

Beaucoup de lumière dans ce livre, de lumière intérieure qui nous incite à aller plus loin dans nos interrogations. L'humain "est-il capable du silence intérieur qui rend audible la Parole créatrice?" "La hauteur, la verticalité, l'air, le vide ne m'ont-ils pas un jour mis au monde? Questions graves qui nous remuent dans nos origines. Étonnante beauté du regard: "Ce vide a la beauté de l'absolu." Et qu'il est extraordinaire ce "vertige de l'âme en expansion."

Tout est à savourer dans *L'étreinte de la pierre*. Bible de réflexions, de méditations, d'amour sous tous ses angles. Un sculpteur grave la matière, à sa manière; un poète fait corps et âme avec la pierre. Par les rochers, il nous apprend sur les vivants.

**Louise de gonzague Pelletier**  
*Brossard (Québec)*